

LA PREMIÈRE PÉRIODE DE L'HISTORIOGRAPHIE HONGROISE

I. LES GENRES DE L'HISTORIOGRAPHIE AU MOYEN-AGE.

Contrairement à l'historiographie nationale de l'antiquité, qui s'attache plutôt à ce qui touche la vie pratique et politique, l'histoire au Moyen-Age a pour caractéristique la contemplation abstraite et transcendante, et sa curiosité, sans se borner au passé national, s'étend à l'histoire universelle.

L'histoire universelle est une notion inconnue dans l'antiquité. Les historiens de cette époque classique ne s'intéressent qu'au passé de leur propre pays. Ils ne s'occupent qu'accessoirement de l'histoire des peuples étrangers, des barbares ; ils en parlent seulement en fonction de l'histoire nationale, et si celle-ci est conditionnée par des rapports politiques ou militaires avec ces peuples.

Par contre, les auteurs du Moyen-Age chrétien ne se contentent guère des limites de l'histoire nationale. Leur esprit, indifférent aux points de vue terrestres et matériels, ne s'inquiète jamais des problèmes surtout politiques de l'historiographie ancienne et moderne. Ils ne cherchent pas à comprendre les connexions réelles de l'histoire ; ils ne comprennent nullement les relations politiques, économiques et intellectuelles entre individus ou entre races. Ce n'est pas dans leur causalité qu'ils envisagent les événements historiques ; mais ils reconnaissent en eux autant d'actions de la Providence, et de preuves de la mission divine de l'humanité. Les yeux levés vers le royaume céleste qui se

réalisera après le second séjour terrestre du Rédempteur, ils ont en main les saints livres de l'histoire du peuple d'Israël, adorateur d'un seul Dieu, et ils tâchent de reconstruire le passé de l'humanité entière réunie par le Rédempteur et de trouver dans les événements historiques les preuves des luttes terrestres que se livrent la « civitas Dei » et la « civitas diaboli » définies par SAINT AUGUSTIN.

La seule relation qu'ils connaissent entre les objets de l'histoire est l'union de l'espèce humaine avec Dieu et avec son fils unique, Jésus-Christ. Aussi trouvent-ils trop étroits les cadres de l'histoire nationale des anciens peuples civilisés, c'est-à-dire des païens. Même dans l'histoire nationale, ils se placent à un point de vue général, examinant les documents de la pensée chrétienne et englobant dans leur examen l'histoire des peuples barbares. En un mot, ils écrivent une histoire universelle.

Cet aspect transcendant de l'histoire au Moyen-Age, et l'élargissement considérable du cercle des études historiques, était un apport naturel de la doctrine chrétienne qui démontre l'unité de l'humanité et l'égalité de tout être devant Dieu. Au Moyen-Age, l'histoire nationale de l'antiquité fait place à l'histoire universelle révélant le passé de l'humanité entière.

La forme littéraire de l'histoire universelle du Moyen-Age est la **chronique** ; ce qui constitue, au point de vue formel, une décadence complète par rapport aux conceptions classiques de l'historiographie ancienne.

La **chronique universelle**, bien qu'elle ait en apparence son origine dans les annales de l'antiquité, est néanmoins un genre nouveau et spécial, qui a ses racines dans la conception médiévale de l'histoire. L'historien médiéval, étant indifférent aux connexions causales et réelles de l'histoire, ne pouvait, pour organiser ses matériaux, se fonder que sur la chronologie et le groupement des événements concomitants. C'est dans l'enchaînement chronologique des événements qu'il croyait avoir trouvé les preuves de la conquête réalisée par la pensée chrétienne et du pouvoir toujours croissant de la « civitas Dei ». Le système chronologique et le synchronisme lui parut l'unique méthode

applicable à l'histoire universelle. Ce n'est donc pas fortuitement, mais par suite d'une nécessité due à la conception médiévale de l'histoire que la chronique est devenue la forme préférée de l'historiographie du Moyen-Âge. C'est la forme la plus caractéristique de l'époque, et, depuis S^t JÉRÔME (331-420) et RUFIN (345-410), la forme exclusive de l'histoire universelle et de l'histoire ecclésiastique ¹.

La classification de la chronique universelle est donc chronologique. Prenant pour base la doctrine biblique des quatre empires mondiaux (le songe de Nabuchodonosor) et se tenant strictement à la classification transcendante des époques établie par S^t Augustin (354-430), la chronique ne tient compte que du synchronisme pour raconter les événements de l'histoire des divers peuples, et ne se préoccupe pas de considérations locales, individuelles, ni des rapports de cause à effet entre les événements.

En même temps que les chroniques universelles apparaissent les collections de biographies ayant trait à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire de la science (S^t JÉRÔME, GENNADIUS), et ce qu'on appelle les *Vitae*, c'est-à-dire les biographies des martyrs et des saints. A côté de ces biographies, nous rencontrons fréquemment dès les VIII^e et IX^e siècles les *Translationes*, écrites en vue de compléter les biographies des saints, à l'occasion de la consécration ou du transfert des reliques.

Les *Vitæ* et les *Translationes*, que l'on pourrait désigner par l'appellation commune de légendes, ne sont pas des œuvres historiques proprement dites, bien que plusieurs d'entre elles puissent être considérées comme d'importantes sources historiques grâce aux données précieuses qu'elles contiennent (par ex. Eugippius, *Vita Severini* ; Paulinus, *Vita Ambrosii*). D'autre part, il y a parmi elles quelques

1. Leur prédécesseur est la chronique mondiale grecque d'Eusèbe (264-340), qu'on appelle le *Calendrier de l'Empire romain* (vers 350). Les auteurs postérieurs à S^t Jérôme, SULPICE SÉVÈRE, OROSE, PROSPER, MARCELLINUS COMES, CASSIODORE, ISIDORE, BEDA, ADO, REGINO, HERIMANNUS, MARIANUS SCOTUS, SIGEBERTUS GEMBLACENSIS, EKKEHARDUS URAUGIENSIS, HUGO A SANCTO VICTORE, OTTO DE FREISINGEN, ROBERTUS AUTISSIODORENSIS, ALBÉRIC DE TROISFONTAINES († vers 1241) et autres sont tous des chroniqueurs.

ouvrages appartenant à la littérature ecclésiastique, qui ne sont que de la rhétorique moralisatrice.

Outre ces biographies et chroniques strictement chrétiennes, nous rencontrons au milieu du vi^e siècle, pour la première fois, des genres historiques rappelant les récits classiques ; ce sont les histoires nationales intitulées *Historia* ou *Gesta*. En tête de ces dernières figure l'ouvrage perdu de CASSIODORE (477-570) que nous connaissons par le bref extrait qu'en tira JORDANES (*De Getarum sive Gothorum Rebus Gestis*, 552). Cet ouvrage fut suivi des histoires nationales des Goths, des Celtes, des Francs, des Anglo-Saxons, des Longobards ; ces barbares, se naturalisant sur le territoire romain et embrassant la foi chrétienne, imitent fidèlement dans leurs œuvres les modèles romains ; ainsi procèdent Gildas (516-570 : *De excidio Britonum*), Grégoire de Tours (540-594 : *Historia Francorum* et sa suite, *Gesta Regum Francorum*, vers 725), Beda (672-735 : *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*) et Paul Diacre (720-790 : *Historia Langobardorum*).

Contrairement à la méthode chronologique et à la division du récit en plusieurs époques que font les chroniqueurs, ces œuvres racontent l'histoire de leur peuple d'une seule traite. Outre les simples rapports chronologiques, elles ne négligent point les relations de causalité, personnelles, et même généalogiques et géographiques. Les partis pris nationaux, ou pour mieux dire, dynastiques, écartent les vues d'ensemble et les idées ecclésiastiques qui dominent dans les chroniques. Bien que leur conception de l'histoire provienne d'un idéal commun avec celui des chroniques, et que la religiosité profonde exprimée dans les *Gesta* ne le cède pas au pieux recueillement des chroniqueurs, c'est la dynastie, c'est-à-dire le peuple barbare et païen devenu chrétien — et, il faut ajouter, devenu romain aussi — qui constitue le pivot de ces œuvres.

De Théodoric le Grand (CASSIODORE) à Charlemagne (PAUL DIACRE), le genre de l'histoire nationale était représenté par les *Gesta* ou *Historia*, en face des chroniques ecclésiastiques qui traitent l'histoire universelle. Nous ne rencontrons que très rarement des histoires nationales

sous forme de chronique (Isidore, Frédégaire). La rigoureuse délimitation des genres — *gesta* ou *historia* d'une part, *chronique* de l'autre — apparaît clairement dans les titres. On retrouve toujours le même titre employé par les auteurs qui travaillent parallèlement, soit dans le domaine de l'histoire universelle, soit dans celui de l'histoire nationale (par ex. Cassiodore, Jordanes, Isidore, Beda).

Le règne de Charlemagne marque un changement jusque dans l'histoire des genres historiographiques. A côté des chroniques, des légendes et des *gesta* ou *historia*, de nouveaux genres apparaissent : la **biographie laïque** et les **annales**. Par leur forme extérieure, ces genres sont apparentés à la légende et à la chronique, mais leur contenu les rapproche plutôt des *gesta* (*historia*), car leur objet est toujours l'histoire nationale ou locale. Ces genres diffèrent de toutes les autres formes connues jusqu'alors par leur caractère d'œuvre contemporaine. Les héros de ces biographies sont des monarques morts peu avant la date de la publication ou encore vivants (Einhard, *Vita Caroli* ; Asser, *Vita Aelfredi* ; Liudprand, *Gesta Ottonis* ; Otto, *Gesta Friderici*), quelquefois des chefs d'églises (Thangmar, *Vita Bernwardi*). Les annales proviennent de l'application de la forme des chroniques à l'histoire contemporaine.

Les annales officielles des Carolingiens (*Annales Laurisenses*, *Bertiniani*, *Fuldenses*) ont transplanté la forme de la chronique sur le terrain de l'histoire nationale. C'est cette forme qui domine depuis Charlemagne dans la littérature historique latine de l'Occident. Parallèlement aux chroniqueurs de l'histoire universelle fidèles aux anciennes traditions, ceux qui cultivent l'histoire nationale, provinciale, diocésaine et locale acceptent tous la forme des chroniques et des annales. Du ix^e au xiii^e siècle les produits de l'historiographie des pays occidentaux, et particulièrement de l'Allemagne, ont tous le caractère de chroniques.

La conception de la *chronique* et celle des *annales* sont à peu près identiques à cette époque. D'ailleurs la différence entre les deux genres fut minime au début (à l'époque carolingienne). Le chroniqueur écrit l'histoire chronologique de l'humanité, de la nation ou de la dynastie, de l'évêché ou

de l'abbaye en utilisant toutes les anciennes sources qui s'y rapportent. L'annaliste note les événements de son époque, année par année, sans s'interrompre. La chronique est la compilation faite par un auteur sur la base de documents anciens. Les annales sont un recueil laconique de faits énumérés dans l'ordre chronologique. La chronique est plus unie ; les annales ont plutôt une certaine indépendance et un caractère personnel. Cependant cette différence s'effaça plus tard. Nous connaissons des *chroniques* qui se continuent par intervalles, et l'on trouve des *annales* compilées à l'aide de sources anciennes, par un seul auteur. Peu à peu, « chronique » devient synonyme de « annales », bien que les annales aient gardé le caractère spécifique de chronique mondiale. Semblables aux annales sont encore ce qu'on peut appeler registres archontologiques (répertoires de rois, d'évêques ou d'abbés), contenant quelquefois une documentation abondante, et les *nécrologes* qui récitent les événements, selon une chronologie spéciale commencée par le premier jour du gouvernement d'un souverain ou prélat, au lieu des années courantes du calendrier ; tantôt ils fournissent les dates exactes, tantôt ils n'indiquent l'époque qu'approximativement.

Sans aborder la question — peu importante pour notre sujet et d'ailleurs contestée jusqu'à nos jours — de savoir si les annales carolingiennes sont d'origine monastique ou proviennent de la cour, nous pouvons établir que le foyer de la littérature des chroniques et des annales au cours des ix^e-xiii^e siècles est le couvent. C'est la communauté monastique travaillant sans cesse à la réalisation du règne terrestre du Christ, et subjuguant l'individualité par la discipline ecclésiastique et l'ordre, qui cultive cette littérature. C'est ce milieu qui explique les erreurs et les qualités historiographiques propres aux chroniqueurs et annalistes.

En dehors des traits communs à tout le Moyen-Age — manque de sens historique, indifférence pour les réalités et les connexions véritables, ignorance de la loi d'évolution¹ — ce qui caractérise plus particulièrement les chroni-

1. La notion de l'évolution est inconnue au Moyen-Age. Elle ne se répand qu'au xiii^e siècle, grâce aux études qu'on fait alors de la philosophie d'Aristote.

queurs et les annalistes, c'est l'absence de personnalité, d'esprit critique — aussi bien pour l'objet même que dans la forme — et d'autre part l'esprit d'objectivité.

Le moine du Moyen-Age ne s'intéresse qu'aux abstractions, aux choses qui se rapportent à Dieu et n'ont de valeur que dans l'absolu et pour les intérêts du ciel. Dans les événements, qu'il ne conçoit que comme l'œuvre de la Providence, il ne voit jamais le résultat d'un concours de causes réelles et terrestres, ni des phénomènes d'évolution. Tous les événements — ceux de l'histoire politique ou morale, guerres, fondation d'églises, aussi bien que les calamités, inondation, ravages de sauterelles et même les plus petits incidents locaux — sont les preuves de la puissance de Dieu ¹. Sous ce rapport seulement, les faits concrets de l'histoire attirent son attention. Il note consciencieusement, en utilisant ses propres expériences et le récit d'auteurs anciens, tout ce qu'il considère comme faits véridiques. Il néglige de faire un tri et de déterminer leur importance respective et leurs relations, car tous ces faits révèlent la puissance et la gloire de la Providence divine et les voies de Dieu impénétrables aux humains.

Les questions essentielles restent en dehors de sa sphère. Son admiration disciplinée des autorités ne lui permet pas de critiquer ses sources écrites. Il aurait commis un sacrilège en critiquant le récit des auteurs anciens et en diminuant leur autorité par une argumentation personnelle ; car il ne considère jamais l'œuvre individuelle de ces auteurs, mais — jugeant d'après lui — il y voit la description fidèle d'événements véridiques et autant de preuves de la gloire de Dieu. Comptant pour rien sa propre personnalité, il copie littéralement le texte de ses sources. L'absence d'indépendance et d'esprit critique des écrivains du Moyen-Age, leurs méthodes inanimées de compilation, jugées si sévèrement par les historiens modernes, procèdent tout naturellement

1. Ce qui caractérise cette manière de voir des chroniqueurs, c'est la croyance que les peuples païens (Huns, Hongrois, Sarrazins) attaquant le christianisme représentent les instruments qu'emploie le courroux de Dieu pour la punition des hommes.

de leur vie monacale, entièrement consacrée à la contemplation transcendante.

D'ailleurs, grâce à cette idée qu'il se fait de son rôle, l'objectivité de l'historien médiéval demeure entière ; car son récit de faits connus par les sources ou par sa propre expérience est dépourvu de toute conclusion personnelle. Sèchement, et sans leur donner de couleur particulière, il enregistre les faits concrets comme autant de preuves de la puissance divine. Il augmente ainsi la valeur de son œuvre, lorsqu'il raconte les événements de son époque ou reproduit des récits provenant de documents plus anciens.

On n'aurait pu trouver un genre plus conforme aux vues de l'historiographie monastique que la chronique et les annales, qui ne classent les matériaux que dans l'ordre chronologique. Dans la période du ix^e au xii^e siècles, lorsque les monastères sont devenus les centres de l'historiographie nationale et locale, le genre de la chronique a prévalu sur celui de l'histoire tout court.

Malgré le développement de la littérature des chroniques et des annales, la forme de l'*historia*, cultivée depuis CASSIODORE, JORDANES et GRÉGOIRE DE TOURS, n'a pas complètement disparu. A côté des biographies (*Vita Caroli*, *Gesta Ottonis*, *Gesta Friderici*) apparentées à beaucoup d'égards aux « *gesta* » et à l'« *historia* », il y a quelques « *gesta* » qui sont écrits d'une façon personnelle, ou qui font suite à des œuvres d'auteurs anciens, par exemple le Breton NENNIUS (*Historia Britonum*, 822), le Franc ERCHANBERT (*Breviarium*, 826) et NITHARD (*Historiæ*, 850), les Lombards ANDRÉ DE BERGAMO (*Historia*, vers 890) et ERCHEMPERT (*Historia Langobardorum*, vers 890), le roi d'Angleterre ALFRED LE GRAND (traduction de BÉDA et d'OROSE, vers 960), le Lombard italien LIUDPRAND (*Antapodosis*, 849-901), le Saxon WIDUKIND (*Res gestæ Saxonicæ*, 967), le Français RICHER (*Historiæ*, vers 1000), l'Anglais GUILLAUME MALMESBURY (*Gesta rerum Anglorum*, vers 1125) et les ouvrages du fondateur de l'historiographie tchèque, COSMAS de PRAGUE (*Chronica Bæmorum*, 1125).

Le genre de l'« *historia* » a sa patrie d'origine dans l'Europe occidentale et méridionale ; les Germains mêlés aux Latins s'y étaient établis sur le territoire romain — comme

du reste les Goths, les Francs, les Anglo-Saxons et les Lombards — et ils pouvaient y puiser directement dans le trésor spirituel de la Rome antique. En pays allemand, cette tendance n'a de représentant remarquable que dans le moine saxon WIDUKIND qui avait des relations avec la famille de l'empereur Othon le Grand. Il s'inspira à coups sûrs de l'exemple des prêtres italiens de la cour impériale — parmi lesquels LIUDPRAND — qui possédaient une instruction classique. Cette forme de l'historiographie, inspirée des modèles classiques, ne s'est pas implantée en Allemagne, et la forme par excellence de l'historiographie latine y restait celle de la chronique.

Cependant le genre de l'« historia » a trouvé accès dans le domaine de l'histoire ecclésiastique. A côté des brefs registres épiscopaux et abbatiaux, apparentés aux annales (par ex. Paul Diacre, *Gesta Episcoporum Mettensium*) et écrits sur le modèle du Registre papal de Rome, apparaissent à partir du milieu du ix^e siècle en Italie et en France des œuvres d'histoire ecclésiastique locale écrites en forme d'« historia », sur le modèle des histoires nationales. Les premières sont les œuvres d'AGNELUS († en 846, *Liber pontificalis ecclesie Ravennatis*), le *Constructio Farfensis* (vers 860), les *Gesta abbatum Fontanellensium* et *Gesta episcoporum Autissiodorensium* (vers 850). A la fin du x^e siècle, les représentants de cette tendance sont HERIGER de Liège (*Gesta episcoporum Leodiensium*), FOLCUIN de Lobbes (*Gesta abbatum Laubensium*) et FLODOARD de Reims (*Historia Rhemensis ecclesie*). Au xi^e siècle, le *Gesta episcoporum Cameracensium* est surtout remarquable.

Depuis CASSIODORE, les compositeurs de « gesta » (ou « historia ») gardent la même méthode de travail et la même conception. Dans l'histoire nationale, ils commencent par faire connaître la patrie primitive, ou la géographie du pays, puis ils traitent la question des origines et l'époque païenne. Les historiographes ecclésiastiques prennent pour point de départ l'histoire de la fondation. Dans l'introduction, faute de sources écrites, ils se fondent sur des traditions familiales ou locales ; dans la question des origines, ils utilisent même des traditions bibliques. Ils enregistrent

complaisamment les légendes, à l'époque chrétienne les miracles et les histoires légendaires. A la manière des chroniqueurs, leur utilisation des sources écrites consiste souvent en une reproduction calquée mot pour mot. Cependant leur ambition littéraire les empêchait de les copier servilement. Tout en compilant eux aussi, ils sont obligés de transformer le texte des chroniques dont ils s'inspirent. Les événements, que ces dernières présentent dans l'ordre chronologique, seront regroupés d'après leurs rapports essentiels et complétés. Pour compléter les sources écrites, ils utilisent les traditions vivantes, non sans les modifier, tant dans le contenu que dans l'expression.

Ils n'hésitent pas à critiquer leurs sources, voire même à modifier en partie les directives de celles-ci. Mais ils sont paralysés par le manque de sens historique qui fait défaut à toute leur époque ; d'autre part ils ignorent le principe de l'évolution ; si bien que leur critique les amène à des erreurs et à des anachronismes. Sans le vouloir, ils projettent dans le passé le reflet des conditions de leur propre époque. Contrairement à l'aride système chronologique des chroniques, ils classent leurs matériaux dans l'ordre rationnel des faits. Ils s'efforcent de montrer la cohésion des événements, d'éclaircir leurs causes réelles, familiales ou politiques. Malheureusement, ils ont, eux aussi, le grand défaut de l'homme du Moyen-Age : ils sont indifférents aux réalités ; et en cherchant les liens de causalité entre les faits, ils font la part trop belle aux facteurs surnaturels ; cette exagération n'apparaît que faiblement chez les chroniqueurs, qui se contentent d'un sec exposé des faits.

Au centre du récit, il y a toujours le souverain ou le chef de l'Eglise, et certaines parties de l'œuvre prennent un caractère quasi biographique. Bien loin de l'objectivité impersonnelle et sèche des chroniqueurs et des annalistes, ils partent résolument de considérations subjectives. Dans la critique des événements et des personnages qui y sont mêlés, on trouve exprimés leur manière de voir personnelle, leurs sentiments et leur parti pris. Et plus ils approchent de leur propre époque, plus s'accroît leur personnalité d'écrivains et leur conception subjective.

Dans les chroniques et dans les annales se reflète la mentalité et la vie contemplative des religieux ascétiques du Moyen-Âge. Les « *historiæ* » donnent l'image de la culture des cours médiévales, la conception des hommes de lettres laïcs, la vie dans toutes ses pulsations ; bref, c'est le véritable esprit de l'époque qui s'y révèle. Le lieu d'origine des « *gesta* » ou « *historia* » est la cour brillante des princes — surtout des grands souverains comme Théodoric, Charles, Alfred, Othon — et des chefs de l'Eglise. Les écrivains sont des chapelains de la cour qui ont voyagé et sont au courant de la vie politique, des chanceliers, des évêques ou des moines appartenant à l'entourage immédiat du roi ou du chef de l'Eglise. Leurs lecteurs, gens de cour pour la plupart, n'étaient pas satisfaits des énumérations d'événements sèchement faites par ces chroniqueurs qui travaillaient pour la gloire de Dieu.

Pour l'objectivité et la sûreté de documentation, les « *gesta* » ou « *historia* » viennent après les chroniques et les annales, et cela en proportion des qualités personnelles de l'écrivain ; elles donnent pourtant une image vraie et vivante de la vie et de l'esprit du Moyen-Âge. Au point de vue artistique, elles sont les gardiennes des traditions historiographiques de l'antiquité, bien qu'elles ne puissent rivaliser avec les chefs-d'œuvre des historiens classiques, ni pour la valeur critique ou littéraire, ni pour les progrès qu'elles font faire à la conception historique.

La littérature des gestes romanesques, qui a conquis l'Europe des XII^e-XIII^e siècles, est un rejeton isolé de la littérature des « *historia* », constamment cultivée depuis le VI^e siècle par les peuples latins. Son berceau est la France du XI^e siècle, sa mère nourricière la société de la chevalerie.

Ce qui caractérise surtout la tendance littéraire du temps de la chevalerie, c'est l'intérêt passionné pour les histoires épiques, ainsi qu'une complète indifférence pour l'idée de la causalité historique et de l'évolution. Dans cette littérature, le goût de l'épopée et la conception anachronistique du Moyen-Âge atteignent presque leur apogée. D'ordinaire, le poète-chevalier puise son thème dans l'histoire, le plus souvent dans les époques les plus reculées de l'histoire de son

peuple. Son idéal n'est plus le héros des vieilles légendes et des chroniques monastiques, le personnage accompli dans toutes les vertus chrétiennes — l'abnégation, la résignation, la sainteté — mais le chevalier sans peur et sans reproche, le combattant martial, le soldat plein de vertus chevaleresques. Ses héros sont des souverains, des chefs d'armée, et des chevaliers célèbres dont il connaît les hauts faits par des œuvres historiques authentiques. Cependant, il sépare ses héros de leur ambiance historique, pour les faire figurer dans des cadres qui ne sont pas les leurs ; en compagnie de personnages historiques et de héros légendaires, appartenant à des époques différentes. Outre les anachronismes commis au sujet des conditions politiques, sociales, ethnographiques et économiques des époques lointaines, il ne se fait pas scrupule de reporter dans les temps reculés des événements et des personnages plus récents. Il représente comme contemporains des personnages historiques et des héros légendaires d'époques différentes. Il fusionne les événements des différentes périodes en une série chronologique cohérente. Cette absence complète du sens de la chronologie et de la vraisemblance est commune à toute la littérature de la chevalerie des XI^e, XII^e, XIII^e siècles, et en est la caractéristique. Cette littérature exprime le goût littéraire des laïcs instruits de l'époque, en face des légendes et des chroniques, d'inspiration ecclésiastique, qui reflètent la conception historique transcendante du Moyen-Age à ses débuts et de la renaissance chrétienne des X^e, XI^e siècles. Elle appartient au mouvement littéraire qui, rayonnant de Paris aux XII^e, XIII^e siècles, gagna toutes les cours des princes chrétiens, jusqu'à Byzance.

Ce goût littéraire ne manque pas d'influer sur la littérature historique, sans que pourtant la majorité des historiographes — formée de la multitude toujours croissante des moines chroniqueurs — cessât de marcher, même aux XII^e, XIII^e siècles, dans les voies tracées, de copier les sources anciennes et de noter les événements plus ou moins importants de leur époque. Avec le chevalier-poète, apparaît un nouveau type d'historien. Pour la forme extérieure, ses œuvres écrites en forme de geste dérivent directement des

« gesta » ou « historia » connus depuis CASSIODORE. Mais pour la méthode elles se rapprochent plus de la poésie de cette même époque que des gestes du début du Moyen-Age et des anciennes chroniques. Les chevaliers-poètes écrivirent des récits héroïques ; les historiographes de la chevalerie composèrent des épopées. Les poètes utilisent comme sources des œuvres historiques sérieuses, et ils cherchent une apparence d'authenticité historique. Les historiens sont animés d'une ambition poétique et littéraire. Le poète construit son récit à l'aide des anciennes chansons et des légendes naïves, courtes de souffle, dans lesquelles il intercale des événements historiques. L'historien remplit ses descriptions historiques d'éléments légendaires et romanesques que lui fournissent ses sources, et leur donne une vie et une couleur poétiques.

Dans les poèmes se révèle la connaissance historique de l'époque, et dans les récits, la personnalité de l'auteur. Les uns comme les autres sont caractérisés par le bouleversement de la chronologie et l'amalgame des faits réels et des éléments légendaires. La parenté est si proche que la délimitation précise des genres — épopée et récit épique — n'est guère possible. En tout cas, ce n'est pas la forme extérieure, mais plutôt le contenu et la proportion des éléments poétiques ou historiques qui définit le genre. Si l'élément historique est prépondérant, si l'auteur s'en tient strictement à l'histoire réelle et à ses sources, nous l'appelons historien. Si au contraire, c'est l'élément poétique et légendaire qui prédomine, nous avons affaire à un poète. La *Kaiserchronik* et les œuvres de GOTTFRIED DE VITERBO sont des ouvrages historiques malgré leur structure poétique et leur couleur romanesque. En revanche les histoires de Troie, composées à l'imitation de DARÈS PHRYGIUS, comme l'ouvrage de GUIDO DE COLUMNA, les nombreux *Gesta Alexandri Magni* ou bien ce qu'on appelle la *Chronique polono-hongroise*, toutes œuvres historiques qu'elles soient par leur forme, sont néanmoins des épopées par leur contenu ¹.

1. Pour cette esquisse, j'ai utilisé spécialement les ouvrages suivants : Ebert, *Geschichte der Literatur des MA im Abendlande*. I. III. Leipzig, 1874-1887. Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen*. I. — II. 6^e édition. Berlin, 1893-1897.

II. — LES DÉBUTS DE L'HISTORIOGRAPHIE HONGROISE ET LE *GESTA UNGARORUM* DE L'ÉPOQUE DE SAINT LADISLAS.

Des premiers siècles de l'histoire hongroise, rien n'est parvenu jusqu'à nous, en fait de documents nationaux, excepté quelques légendes et les laconiques *Annales Posonienses* (Presbourg) écrites à la fin du XII^e siècle. Les œuvres les plus importantes qui racontent les événements compris entre le IX^e et le XII^e siècles sont l'ouvrage du NOTAIRE ANONYME, le *Gesta Hungarorum* de KÉZAI, la *Chronique de Buda*, la *Chronique illustrée de Vienne*, et les chroniques présentant des variantes de celles-ci ; or toutes sans exception sont l'œuvre d'écrivains vivant entre le XI^e et le XV^e siècle. Si l'on veut les utiliser comme sources et apprécier leur valeur documentaire, il faut déterminer, par la critique des sources, l'origine des traditions qu'elles nous ont conservées, et faire l'examen méthodique de leurs données contradictoires, ou qui semblent telles. Quiconque fait des recherches dans l'histoire du Moyen-Age hongrois se heurte nécessairement au problème de la valeur documentaire des ouvrages historiques écrits entre le XII^e et le XV^e siècle ; sans le résoudre au préalable, on n'aboutira à rien. Depuis le premier et timide essai de Sámuel TIMON, et la courte, mais substantielle étude de Mathias BÉL (1745) sur le NOTAIRE ANONYME, une longue suite de savants, pendant deux siècles, se sont consacrés à cet auteur et ont appliqué aux chroniques la méthode de critique des sources. Mais jusqu'à notre époque, les résultats ne pouvaient satisfaire l'historien. C'est seulement de nos jours que la vérité historique commence à se

Molinier, *Les sources de l'histoire de France*. I-V. Paris. 1901-1905, Balzani, *La cronache Italiana nel medioevo*. Milano, 1901. Cependant, partant de mes études sur les sources, et du classement des genres historiographiques, j'ai dû compléter les résultats fournis par ces auteurs : car aucun d'eux — même pas Ebert — ne s'est suffisamment préoccupé de mettre en relief l'importance du genre de la *geste* (ou *historia*), et de récapituler ses mérites et ses résultats dans le domaine de l'historiographie nationale. Il sont plus ou moins disposés à observer, le cas échéant, les symptômes purement subjectifs dans les *gesta*, inspirés des formes classiques. L'ouvrage qui caractérise le mieux l'historiographie de la chevalerie est Molinier, *ouvr. cit.* t. V. pp. CII-CXX.

dégager du chaos des suppositions et des hypothèses souvent contradictoires, variables, passant d'un extrême à l'autre, de la croyance naïve au doute exagéré.

Les Hongrois FLÓRIÁN MÁTYÁS, Gyula PAULER, Henrik MARCZALI, Sándor DOMANOVSKY, Émile JAKUBOVICH, les Allemands ZEISSBERG et HEINEMANN — dont les recherches fondamentales ont été heureusement complétées par les observations judicieuses de HUBER, SEBESTYÉN, KAINDL, RÜHL, FÓTI, et autres — ont tiré au clair les problèmes concernant les sources occidentales des chroniques hongroises, le rapport qui unit les diverses traditions parvenues jusqu'à nous, et leur date ; ils ont prouvé l'existence d'un archétype national, perdu depuis. Il était connu et fut largement mis à contribution par le NOTAIRE ANONYME du roi Béla, et l'auteur de l'ouvrage du XIII^e siècle que suivaient les chroniques postérieures à KÉZAI. Sur la date, le contenu et l'étendue de cet archétype, les opinions diffèrent. Mais tous les chercheurs s'accordent à dire que l'archétype même, ou les notes qui servirent à sa rédaction, ont leur origine au XI^e siècle ¹.

Dans une étude plus considérable parue récemment, j'ai essayé de reconstituer le contenu de l'original du XI^e siècle, et de déterminer par la critique des sources les œuvres du XII^e et du XIII^e siècle qui en dérivent.

En partant de la *Chronique de Somogyvár* (la plus ancienne version parvenue jusqu'à nous), reconstruite partiellement sur les données fournies par la chronique universelle du moine ALBERICUS de TROISFONTAINES (1233), j'ai examiné

1. MARCZALI (*A m. történel kútfoi az Arpádok korában* [Les sources de l'histoire hongroise à l'époque des Arpád] p. 61) mentionne, à côté de la « Chronique nationale » du XII^e siècle, des notes du XI^e siècle. PAULER (*A m. nemzet története*. [L'histoire de la nation hg.]. 2^e édit. — II. pp. 606-609), qui place la première rédaction de la chronique complète au plus tard à la fin du XII^e siècle, cite la source du XI^e s. sous le nom de « II a Krónika ». SEBESTYÉN (*A magyar honfoglalás mondái* [Les légendes de la conquête de la patrie hongroise], I, 201-211), KÁLLAI (*Turul*, 1915, pp. 21-25) parlent, l'un d'une chronique de l'époque de Salomon, l'autre d'une chronique du règne de Saint Ladislas. KAINDL (*Studien z. Quellen Ungarn*. VIII) croit reconnaître des « Gesta vetera Hungarorum » qui vont jusqu'à 1095 et des « Libri antiqui de Gestis Hungarorum » écrits vers 1100. DOMANOVSKY (*A Budai Krónika* [La chronique de Buda] 1902. 47, pp. 60-62) admet une chronique du temps d'André I^{er}, et un « Gesta » des exploits de Saint Ladislas.

toutes les sources nationales du XII^e au XIV^e siècle, et les histoires étrangères qui utilisent cet archétype.

Je suis parvenu à établir que l'archétype, datant de l'époque de Saint Ladislas (László), va jusqu'à 1091 et s'intitule *Gesta Ungarorum*. Son auteur a utilisé pour les années 889-955 la chronique de REGINO, pour les années 1003-1063 les Annales d'Altaich, et en outre les traditions familiales de la maison d'Árpád, et les traditions du sud du pays transdanubien¹ qui ont trait aux familles VÉR-BULCSU et JAK. L'histoire pittoresque de Béla I^{er} (1061-1063) et de ses fils que nous racontent les chroniques des XIV^e-XV^e siècles, l'auteur de l'archétype la connaissait directement, puisque c'était un moine de cour vivant dans l'entourage de saint Ladislas et un contemporain des événements. Son œuvre a été continuée d'abord au XII^e siècle, sous Coloman et Etienne II, jusqu'à 1127 ; puis, à la cour de Géza II, on a poursuivi jusqu'en 1152 le *Gesta* du règne d'Etienne II, en lui donnant une tendance hostile à Coloman ; enfin sous Etienne III, on l'a menée jusqu'à 1167.

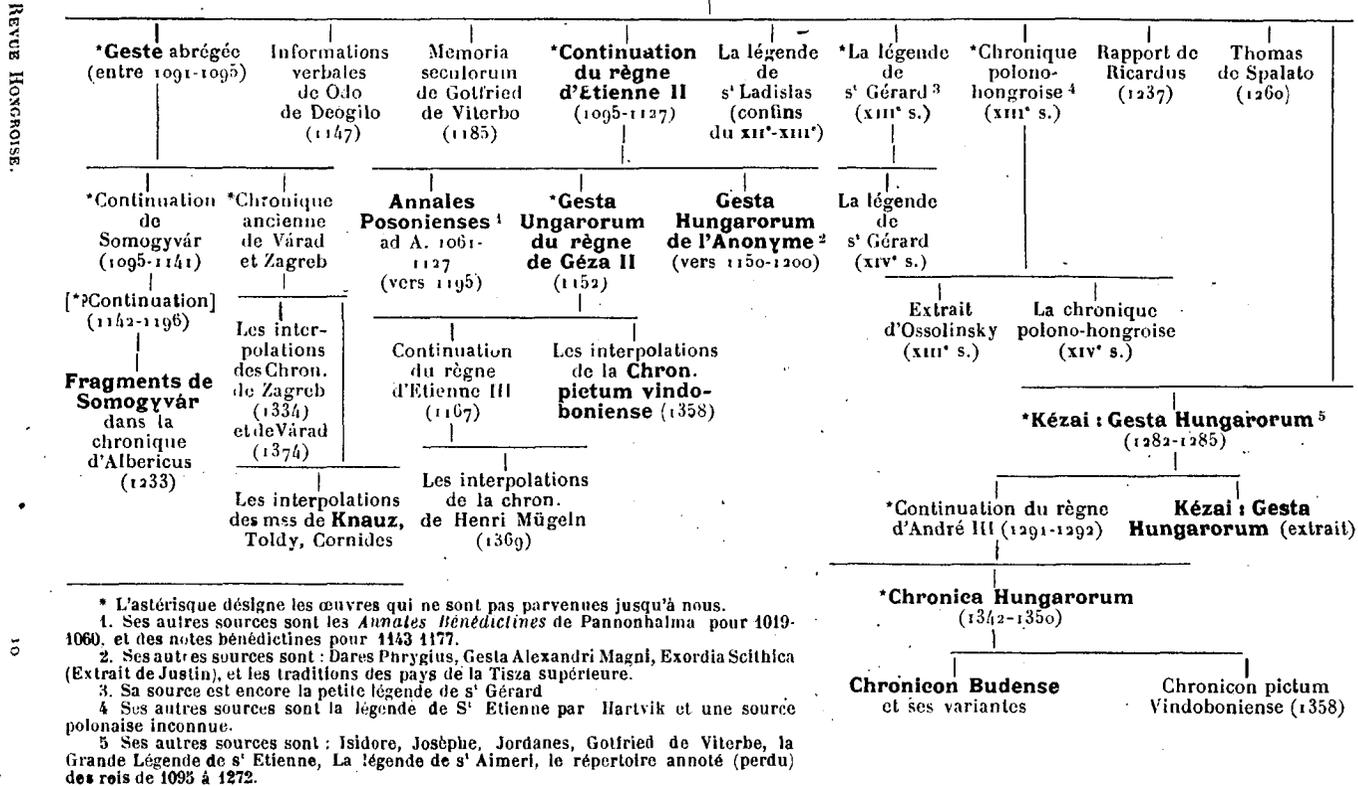
J'ai établi en outre que ce *Gesta Ungarorum* du XI^e siècle avait été l'original des fragments de Somogyvár, des *Annales Posonienses*, de la Geste de l'Anonyme et de toutes les chroniques du XIV^e et du XV^e siècle ; ces dernières, avec l'abrégé de Kézai, parvenu jusqu'à nous, dérivent de l'œuvre complète, aujourd'hui perdue, de Simon KÉZAI, intitulée *Gesta Hungarorum*. Cette même geste, ou pour mieux dire ses suites du XII^e siècle, ont été les sources de ODO DE DEOGILO de GOTTFRIED DE VITERBO des biographes de saint Ladislas et de saint Gérard, de l'auteur de la Chronique polono-hongroise, de RICARDUS dans son rapport sur le voyage du frère Julien, et de THOMAS DE SPALATO. La *Chronique illustrée de Vienne* et HENRI MÜGELN ont aussi interpolé à l'aide de cette geste le récit de Kézai².

Le résultat de mes recherches sur la parenté des documents nationaux est consigné dans le tableau généalogique ci-joint.

1. On désigne sous le nom de « Dunántul » (pays transdanubien) les contrées de la rive droite du Danube (région des montagnes de Bakony et du lac Balaton, délimitée par le Danube et la Drave).

2. Cf. les preuves complètes de l'authenticité des sources dans : Bálint Hóman, *A Szt-László-kori Gesta Ungarorum* [Le *Gesta Ungarorum* du règne de Saint Ladislas] (Edit. de l'Académie des sciences hongroise.)

***Gesta Ungarorum**
(vers 1091-1092)



L'historiographie hongroise commence dans la première moitié du XI^e siècle — entre 1019 et 1060 — par de courtes annales rédigées dans un couvent bénédictin, vraisemblablement Pannonhalma. Son auteur était un moine étranger, selon toute apparence allemand; qui notait au hasard des faits qui n'avaient d'importance que du point de vue de son ordre : la date de fondation des églises, les grandes dates de la vie des évêques, des abbés, des souverains. Cette petite œuvre, sans valeur historiographique, mais précieuse pour la chronologie, nous a été conservée dans les *Annales Posonienses*, ainsi nommées du lieu où on les a trouvées, et écrites en 1195¹.

La première légende hongroise n'est pas beaucoup plus jeune ; c'est la biographie des ermites du Mont Zobor, Saint André et Saint Benoît². L'auteur de cette biographie courte, banale, pauvre en renseignements sur la civilisation était déjà un Hongrois ; c'était SAINT MAUR, qui fut novice, puis moine au couvent de Pannonhalma, et évêque de Pécs à partir de 1036.

D'après les renseignements, à coup sûr de provenance hongroise, que fournissent les *Annales d'Altaich*, on peut risquer l'hypothèse que, sous le règne d'André I^{er} (1047-1061), on a noté l'histoire des querelles intestines qui suivirent la mort du prince Saint-Aimeri (Imre). Il est possible pourtant que ces renseignements soient parvenus à Altaich verbalement, soit par Salomon et sa mère, qui s'exilèrent en territoire bavarois, ou par leur entourage, soit par le prince Otto qui aida Salomon à reconquérir son trône.

Après ces premiers essais, fut écrit sous le règne de Saint Ladislas, vers 1091-1092, l'archétype commun des histoires hongroises du Moyen-Age : à l'aide de ces essais et des autres documents des XII^e et XIII^e siècles, on peut restituer le contenu presque intégral et le texte partiel du *Gesta Ungarorum* du XI^e siècle.

Dans les ouvrages spéciaux, hongrois ou allemands, on est porté à prendre l'original des chroniques nationales

1. Cf. *ouvr. cité*. Ch. X.

2. Endlicher, *Rerum Hungar. Monumenta*, pp. 134-135.

hongroises au sens strict du mot « chronique », c'est-à-dire qu'on y voit une maigre et fade histoire, ne contenant que des notes chronologiques ; et on l'examine, avec ses descendants, du point de vue des chroniques du Moyen-Age. Aussi les nomme-t-on, elles et leurs descendantes, « chroniques », et on rencontre souvent les termes de « chroniques de moines », « chroniques de religieux », quoique M. MARCZALI ait depuis longtemps démontré qu'elles provenaient de la cour. Il est étrange que ceux mêmes qui ont reconnu sans réserves la différence entre nos soi-disant chroniques et les chroniques monacales d'Allemagne, ne les aient pas rapprochées des gestes françaises et italiennes du Moyen-Age. Les historiens hongrois ont laissé de côté, dans l'étude de nos chroniques du Moyen-Age, cette forme de la littérature historique. Ils ne s'en sont souciés qu'en ce qui concerne l'Anonyme. MM. MARCZALI et SEBESTYÉN, par exemple, ont montré les rapports entre l'Anonyme et la littérature romanesque des gestes du XII^e et XIII^e siècle ; mais ils ont vu une production purement hongroise dans l'archétype nommé *Chronique nationale*, autrement dit *Gesta Ungarorum*, parce qu'ils l'ont examiné à travers la littérature des chroniques allemandes. M. Marczali écrit : « L'histoire du Moyen-Age chez les autres nations, et particulièrement chez nos voisins occidentaux, est constituée sans exception par des textes provenant des couvents. Quoique les meilleurs des chroniqueurs eussent été consciencieux et exacts, et qu'on puisse se fier à leurs renseignements, jusque dans les moindres détails, ils n'étaient pourtant pas capables d'une conception plus haute, embrassant l'ensemble de l'œuvre. Le plus grand d'entre eux, OTTO DE FREISINGEN, s'attache dans son histoire universelle à montrer l'action divine s'exerçant sur le monde ; mais, une fois arrivé à son époque, il s'en tient à l'ordre chronologique, comme n'importe quel moine¹ ». C'est la caractéristique la plus nette de l'historiographie monacale allemande du Moyen-Age et de toute la littérature des chroniques. Mais ces considérations ne s'appliquent pas aux

1. *A magyar történet kútforrása az Arpádok korában* [Les sources de l'histoire hongroise à l'époque des Arpád], pp. 77-78.

œuvres de Jordanes, Paul Diacre, Grégoire de Tours, Beda, Liudprand, Richer, et des autres écrivains qui suivent la tradition des genres classiques ; ces œuvres font partie de la littérature des gestes françaises, italiennes, anglaises — dont malheureusement on ne tient pas assez compte, même à l'étranger — auxquelles se rattachent, comme l'indique leur titre, nos « gesta », avec tous leurs descendants.

Le titre de « Chronica » donné à la chronique illustrée de Vienne, aux chroniques de Buda, de Dubnic, de Presbourg (Pozsony), de Várad, et aux chroniques apparentées, est dû à un des adaptateurs tardifs des *Gesta Ungarorum*, particulièrement à l'auteur de l'adaptation datant du règne d'André III, ou bien à son continuateur, contemporain de Louis le Grand (1342-1382). Cette *Chronique* du règne de Louis le Grand a été la source commune de toutes les adaptations aujourd'hui connues des *xiv^e* et *xv^e* siècles, intitulées *Chronica Hungarorum*. C'est pourquoi les écrivains antérieurs à Louis le Grand et les adaptateurs jusqu'à Kézai intitulent toujours leurs œuvres *Gesta Hungarorum*. Les écrivains du *xiii^e* et *xiv^e* siècles aussi désignent sous le nom de *Gesta Ungarorum* l'archétype, et ses descendants du *xii^e* siècle, qu'ils utilisaient directement¹.

Connaissant donc la définition précise qu'implique le titre de « Gesta » et celui de « Chronica », et l'emploi rigoureusement défini qu'en font les historiens de l'Europe méridionale et occidentale du *vi^e* au *xiii^e* siècle², on ne peut pas examiner le *Gesta Ungarorum* et ses descendants du *xii^e* au *xiv^e* siècle, en les faisant rentrer de force dans le lit de Procuste de la littérature des chroniques du Moyen-Age. Mais il faut les placer dans leur propre milieu littéraire, c'est-à-

1. Ricardus (*Magy. Honf. kúlfői* [Les sources de l'histoire de la conquête] p. 466) dit : « inventum fuit in « Gestis Ungarorum ». Kézai dans sa chronique complète : « in antiquis libris de « Gestis Hungarorum ». Cf. la chronique de Buda (édit. Podhraczký, p. 93) et la chron. illustrée de Vienne (édit. Florianus. II. p. 155). La Chron. illustrée donne « Cronica de Gestis Hungarorum » et « Gesta » (*ibid.* p. 100 et 200).

2. Exception faite à cet égard, de la chronique tchèque de Cosmas. On peut pourtant discerner dans celle-ci l'hésitation entre les deux genres, « chronica » et « gesta » — ; d'ailleurs le second finit par l'emporter.

dire dans le cadre des gestes. Avant tout, il s'agit de savoir si le contenu de l'œuvre répond à son titre. L'œuvre de l'écrivain du règne de Ladislas fut-elle vraiment une geste au sens que le mot avait au Moyen-Age ?

Dans des textes des XII^e et XIII^e siècles, indépendants les uns des autres, des passages se correspondent mot pour mot, ils dérivent donc de l'archétype commun, et éclairent la méthode de l'auteur du *Gesta Ungarorum*, la structure et le contenu de son œuvre.

Nous pouvons constater par ces passages que l'auteur de la geste du règne de Saint Ladislas suit le récit des documents étrangers, la *Chronique de Regino*, les *Annales d'Altaich*. Le plus souvent il serre le texte de près, non sans le compléter parfois ou le transformer. Négligeant l'ordre strictement chronologique, il groupe les événements d'après leurs rapports objectifs. Le récit des aventures du X^e siècle est caractéristique à cet égard. Tout en suivant mot à mot sa source unique, REGINO, il groupe en sept grandes séries de campagnes les petites expéditions dispersées d'année en année, entre 889 et 955, dans le récit de Regino ¹. Pour éviter toute difficulté chronologique, il désigne chacune de ces séries par la date de la dernière expédition de chacune d'elles. Il omet les dates, sauf 889, l'année du début ; mais suit exactement la chronologie, ainsi arrangée, de sa source. Après la campagne de 901 par exemple, il indique un intervalle de dix ans (X annis repausantes) ; puis il raconte d'un seul trait les campagnes des années 907-912. Après une interruption de cinq ans, il décrit les combats de 913-917 ; nouvelle campagne de 16 ans, et il reprend le récit des années 932-934 ². Il s'est servi de même des *Annales d'Altaich*, mais avec plus de liberté, car il disposait de renseignements oraux recueillis directement. Ayant reconnu leur esprit hostile à la Hongrie, ou plutôt à la branche régnante de Béla, il en fait une judicieuse critique. Tout en suivant fidèlement leurs données, il en transforme complètement l'esprit en leur donnant une tendance hostile à l'Allemagne,

1. Cf. le jugement de Gombos sur la méthode analogue de Liudprand (*Középkori Krónikások* [Les chroniqueurs du M. A.] p. 60).

2. Cf., pour plus de détails, mon ouvrage déjà cité, ch. XI.

et les complète par les traditions de la branche régnante de la maison royale, et par les témoignages des Hongrois encore vivants qui avaient combattu dans les années 1047-1074¹. Sa méthode est caractéristique des auteurs de gestes. En pareil cas, le chroniqueur reproduit mot à mot le texte de sa source, puis donne les renseignements empruntés à d'autres sources, voire même son opinion personnelle, avec un air de réfutation. Il se garde de modifier le texte de sa source et son esprit, retenu qu'il est par son respect des autorités et sa conscience d'historien scrupuleux. L'auteur d'une geste suit consciencieusement ses sources, et les copie même mot à mot en maints endroits, là où le permettent le genre littéraire qu'il a choisi et sa propre interprétation des faits. Mais il ne se fait pas faute de modifier la forme et le contenu de ses modèles, si son point de vue d'écrivain et sa conviction personnelle l'exigent. Le chroniqueur copie fidèlement ses sources ; il compile, comme on dit aujourd'hui. L'auteur de gestes, selon les règles de ce genre, les critique avant de s'en servir.

L'utilisation des traditions vivantes mêlées aux légendes est très caractéristique à cet égard, et particulièrement l'utilisation des traditions de la famille régnante. Les légendes de la maison des Árpád, qui sont passées des *Gesta* dans les œuvres des historiens postérieurs, sont toutes dans la manière caractéristique des auteurs de gestes : ainsi la légende de l'origine des Hongrois rapportée à l'épisode de l'enlèvement des femmes, la légende du *Turul*, oiseau spécifique des Hongrois, et le meurtre d'Álmos, la lutte d'Árpád et de Marót, champion du peuple morave, la légende du cheval blanc, et de même, le cycle des légendes de Bulcsu, Lél et Botond, emprunté aux traditions populaires et nationales du sud du pays transdanubien, le rôle légendaire prêté à Vecelin et à son descendant Opos le Hardi, le personnage du souverain régnant, Saint Ladislav (László), magnifié en un héros de légende.

Plusieurs signes dénotent que l'auteur de gestes vivait dans l'atmosphère de la cour ; la conscience nationale, et

1. Cf. *ouvr. cit.* ch. XI.

la fierté de race et de nationalité, étrangère aux chroniqueurs d'inspiration ecclésiastique, qui se montre à chaque page ; le parti pris politique et les vues personnelles qui en résultent, l'éloge de la dynastie et surtout de la branche du monarque régnant ; la recherche — encore timide — des causes personnelles et politiques des événements.

La structure et la composition de l'œuvre sont aussi caractéristiques. Rien ne diffère plus complètement du rigide système chronologique et du mode d'exposition des chroniqueurs que cet exposé ferme et cohérent et ce groupement rationnel des sujets, bien supérieur au classement chronologique : la patrie primitive, les origines, les peuples autochtones de la nouvelle patrie, la conquête de la patrie, l'époque païenne, la christianisation, l'élargissement progressif du récit de l'époque chrétienne au fur et à mesure qu'on approche des temps contemporains.

En partant des documents des XII^e, XIII^e, XIV^e siècles, on peut reconstituer — partiellement il est vrai, mais très suffisamment — le *Gesta Ungarorum* dont la méthode, les idées directrices, la composition et le contenu répondent exactement au titre de « Gesta ». Son auteur fut un de ces écrivains qui, au Moyen-Age, suivirent les traditions classiques, et il donna consciemment à son ouvrage le titre de « Gesta ». Il révèle ses intentions, lorsqu'il qualifie sa source principale, l'œuvre de Regino, d'« annales chronologiques », ou de « chroniques » ; il la différencie ainsi de son propre ouvrage, intitulé « Gesta », et écrit suivant les règles les plus anciennes de l'histoire ¹.

L'auteur du *Gesta Ungarorum*, de même que ses continuateurs — l'Anonyme, Kézai, et les auteurs de ce qu'on est convenu d'appeler les chroniques du XIV^e siècle —, est le type de l'écrivain de *gestes*. Il exprime les idées de la noblesse et des gens cultivés du règne de Saint Ladislas, et même de toute la société de son temps.

1. « Anno Dominicæ Incarnacionis DCCCLXXXVIII, sicut in annalibus continetur cronicis. » La citation se trouve dans l'Anonyme (cap. VIII), mais il la cite de seconde main, car il ne connaît pas directement Regino qui est cité dans ce passage mot-à-mot. La date est d'ailleurs altérée par l'Anonyme qui donne 884, alors que la date exacte (889) est fournie par les Chroniques de Zagreb et Várad.

Au cours de mon analyse critique, j'ai relevé les passages qui révèlent clairement l'époque de Saint Ladislas ¹. L'historien du Moyen-Age n'apparaît pas seulement dans les anachronismes relatifs à l'ethnographie, au droit constitutionnel, aux événements politiques, mais aussi dans sa conception de l'histoire et dans sa philosophie.

Comme tout écrivain de gestes du Moyen-Age, il écrit des histoires héroïques d'un intérêt dynastique. Le centre du récit — exception faite d'une courte période, celle des campagnes du temps de Zsolt et Taksony (907-972) — est toujours la personne du roi régnant. La louange du monarque, Saint Ladislas, et de son père Béla, l'expression de leur personnalité, l'énumération chaleureuse des bienfaits de leurs règnes, sont les traits caractéristiques qu'on retrouve dans toutes les gestes du Moyen-Age. Ce qui le caractérise, lui en particulier, ce n'est pas ce panégyrique du souverain, mais cette notion qu'il a d'un souverain idéal qui s'incarne dans la personne des souverains morts ou vivants. Dans le portrait que les auteurs de gestes dessinent de leur propre monarque, ils n'expriment pas seulement la personnalité de ce roi vénéré, mais l'esprit de leur époque. On y trouve le plus souvent les traits héroïques, au sens le plus étroit du mot, c'est-à-dire les exploits militaires, mais on rencontre aussi l'éloge de la piété et des talents politiques du souverain.

L'auteur de notre « Gesta » a raconté avec une vénération enthousiaste les hauts faits qui prouvent la vigueur de la nation. Il s'enorgueillit des combats victorieux livrés par Árpád, le conquérant de la patrie, par Bulcsu, Lél et Botond, qui, dans leurs expéditions, parcoururent la moitié du monde, par les rois du XI^e siècle et surtout par les deux frères, Géza et Saint Ladislas, qui, de leur vivant même, firent figure de héros légendaires. Dans les lignes qu'il consacre à Béla I^{er}, perce son sens politique, nécessaire pour apprécier les qualités d'un homme d'Etat. Son idéal n'est pourtant pas le général ou le chef d'Etat. Car son héros n'est ni le vaillant guerrier de la conquête ou des expéditions, ni Etienne, fondateur et organisateur de l'Etat, ni Béla le sage

1. Cf. *ouvr. cit.* Ch. VIII.

roi, non plus que Ladislas, le roi héros, « qui dépassait tous les autres d'une tête » et qui se rapproche le plus du héros idéal que nous imaginons. Son idéal est le roi pieux, incarnant l'esprit du Christ et la foi chrétienne, qui pardonne à son ennemi, et répand les idées de paix et de réconciliation.

Après de longues recherches, il n'en a pas trouvé de modèle plus illustre que Ladislas (László) qui, le premier, pratiqua la vertu chrétienne du pardon en se réconciliant avec son royal parent vaincu. Le fondateur de la Hongrie chrétienne avait écrasé sans pitié son parent païen, Vazul qui s'était rebellé contre son œuvre d'organisation politique et ecclésiastique de l'Eglise. Pierre fit décapiter le vieux Sámuel Aba, beau-frère de sa mère. André fit arracher les yeux de Pierre, et menaça la vie de son propre frère. Lui-même et son cadet Béla, ces deux fils de Vazul, pleins de talent, mais aussi de ruse et de cruauté, n'échappèrent aux coups sanglants de leurs parents que par la rapidité de leur fuite et la soudaineté de leur mort. Géza et Ladislas aussi ne purent qu'à grand-peine éviter les pièges de leur jeune cousin Salamon. Même le successeur de Ladislas, Coloman (Kálmán) le Libraire, fit, sans répugnance aucune, arracher les yeux de son frère et de son neveu innocent, quand il crut menacé le trône de son propre fils. Telle est cette dynastie, riche en vertus royales, mais dure, même dans son christianisme, et recourant aux procédés barbares. Et voici que d'elle sort un homme qui serre dans ses bras son parent vaincu, malgré tous les torts de celui-ci. Plus encore que nous, les contemporains s'étonnèrent de cette conduite du pieux roi Ladislas, prévenant et indulgent pour Salamon, brave guerrier et digne d'un meilleur sort. Cette compassion, ce vrai christianisme mirent Ladislas très haut dans l'esprit de sa génération pénétrée d'idées chrétiennes. Ces vertus lui valent la réputation de sainteté qu'il eut de son vivant, et donnent à croire à ses contemporains qu'il bénéficia, aux moments critiques, d'un concours des puissances surnaturelles et célestes. Aux yeux des contemporains, admirateurs de son esprit hors du naturel, il rencontra sur le chemin de sa vie des merveilles et des apparitions célestes. Ces sentiments, l'auteur du *Gesta*.

Ungarorum les exprima avec éloquence. On ne trouverait dans notre histoire aucune personnalité qui se prêtât mieux que celle de Saint-Ladislav à la formation d'un cycle de légendes. Sans doute dans ces légendes variées et diversement nuancées, certaines viennent de l'étranger, ou n'ont été rattachées à la personne de Saint-Ladislav que bien des siècles après. Mais l'ensemble du cycle tire son origine de la vie du saint roi, et son fonds est constitué par le cercle de légendes qui entourait sa personne, de son vivant même. L'auteur de *Gesta* a recueilli, et nous a transmis quelques perles de cette première couche de légendes, entre autres celle du cerf merveilleux qui apparut lors de la fondation de l'église de Vác, ou celle de l'archange à l'épée qui se montra dans la bataille contre Salamon.

Ardent admirateur de la piété de Ladislav, il veut trouver son idéal du souverain réalisé, non seulement dans la personne de Ladislav, mais encore dans celle de ses prédécesseurs. C'est ainsi qu'il innocente Etienne du supplice infligé à Vazul et de l'expulsion des fils de celui-ci, pour en rejeter toute la responsabilité sur sa femme, l'Allemande Gisèle. Ce premier monarque de la Hongrie chrétienne, ferme dans sa foi, mais dur aussi, il le représente sous les traits d'un apôtre prêchant du haut de la chaire la parole de vie, puis, dans ses derniers temps, sous la figure d'un vieillard débile, pleurant, favorisant en secret la fuite de ses jeunes parents, soustraits à la vengeance de son implacable épouse. Aussi fait-il du roi Pierre, le plus proche parent par le sang de Saint-Etienne, le frère cadet de Gisèle. Sa conception toute faite du roi chrétien ne lui a pas permis de voir dans Saint-Etienne, dont la canonisation était récente, le bourreau du grand-père, encore païen, du roi Ladislav. Il loue en Béla I^{er} et en Géza I^{er} les vertus pacifiques et l'esprit de conciliation ; il accorde même quelque gloire à Salamon, en rejetant la responsabilité de toutes les fautes sur Vid, le perfide conseiller allemand. Il impute l'échec de Sámuel Aba, de Pierre, d'André et de Salamon à ce qu'ils n'ont pas pu, et même n'ont pas voulu atteindre cet idéal du souverain.

Dans ses idées, son idéal, son système historique, s'exprime fidèlement l'esprit de la première croisade et de la renaiss-

sance chrétienne du XI^e siècle. Le règne de Saint Ladislas marque le début de la première grande période de ferveur religieuse en Hongrie. L'union, réalisée depuis un siècle, du peuple païen hongrois et de son jeune prince avec l'Eglise, donne alors ses premiers résultats. C'est sous Saint-Ladislas que la Hongrie devint vraiment chrétienne ; c'est sous son règne que s'éteignirent les derniers feux du paganisme, secrètement entretenus dans la profondeur des forêts et l'immensité des *puszta*¹. Dans ces cent ans, la Hongrie subit une profonde transformation ; elle s'est donnée de toute son âme à la foi qui, sous Saint-Etienne, n'avait touché que superficiellement la masse du peuple. La dernière insurrection païenne avait été réduite dans les pays au-delà de la Tisza par le père de Saint-Ladislas ; et vingt ans après, le peuple hongrois entier s'unissait au petit-fils du païen Vazul, le pieux roi Ladislas, réputé saint, devant les tombeaux ouverts des premiers saints hongrois. La pensée chrétienne renaissante a commencé sa marche victorieuse au X^e siècle et s'est, dans toute l'Europe, approchée de sa victoire définitive au dernier quart du XI^e siècle ; sous Saint-Ladislas elle franchit d'une poussée irrésistible la frontière occidentale de la Hongrie. Le roi Ladislas a personnifié la pensée directrice des milliers de pèlerins, se rendant aux Lieux Saints en troupes paisibles, et l'esprit des croisades de la délivrance ; il a représenté la pensée chrétienne travaillant à l'établissement du règne terrestre de Jésus-Christ ; il a incarné la foi du Christ qui fait sortir de leurs tombeaux le roi apôtre, le prince confesseur, le premier martyr du christianisme hongrois : Saint Etienne, Saint Aimeri et Saint Gérard. Ce sont ces idées que son historiographe s'efforce de propager.

Cet écrivain, quel homme fut-il ? Divers éléments peuvent servir à son identification : son idée directrice, son vigoureux sentiment national, sa haine des Allemands. La façon dont il caractérise les actes du souverain et dépeint la personne de Béla I^{er} et de ses deux fils trahit un observateur

1. Cf. la loi de Saint Ladislas contre la célébration occulte du culte païen. I, art. 22.

direct. Il connaît les traditions de la famille Ják, qui tire son origine de Vecelin de Wasserburg (1001), un Allemand vainqueur de Koppány, chef de la première insurrection païenne, mais est devenue hongroise par la suite¹. D'autre part son tour d'esprit ecclésiastique et sa culture théologique apparaissent maintes fois. Donc, c'est un prêtre hongrois, faisant partie de la cour de Saint Ladislas, et qui eut quelque lien avec la famille Ják. Il est bien possible qu'il soit l'évêque Koppány, de la famille Ják († 1099), qui aurait été auparavant chapelain de la cour de Saint Ladislas (1091), comme le suppose M. Ubul KÁLLAY². Nous pouvons aussi établir d'après son œuvre que sa culture est d'origine française ou italienne. Ce genre historique particulier est, comme je l'ai déjà montré, inconnu en Allemagne. La seule œuvre historique allemande dont on puisse tenir compte ici, le *Gesta* de Widukind, il ne l'a pas connue. S'il la connaissait, il ne se ferait pas faute d'utiliser les passages qui parlent abondamment des combats décisifs des champs de la Lech et de la Riadé ; il ne donnerait pas, au détriment des combats de la Lech et de la Riade, tant d'importance à la défaite de l'Inn (913), en présentant comme les héros de cette bataille Bulcsu et Lél qui finirent malheureusement aux combats des champs de la Lech. Paul DIACRE, GRÉGOIRE DE TOURS, JORDANES ou quelque autre que nous ne pouvons pas encore déterminer a été son modèle³. On peut assurer que c'est un écrivain français ou italien. On doit envisager tout d'abord une influence française, car les premiers signes, dignes de remarque, de relations intellectuelles entre France et Hongrie apparaissent précisément à cette époque de Saint Ladislas et de Coloman. Et même, l'un des documents utilisés directement par l'auteur des *Gesta Ungarorum* a été rédigé par un Français, REGINO. A cette époque aussi les relations intellectuelles franco-hongroises sont devenues

1. L'auteur du « *Gesta* » lui-même vante comme un modèle de vaillance hongroise Opos le Hardi, de la famille Ják.

2. Cf *ouvr. cit.* Ch. XI.

3. Par de minutieuses comparaisons de styles, on pourrait obtenir quelques résultats. Mais on ne peut l'entreprendre avant l'établissement critique du texte fragmentaire du *Gesta*.

plus suivies. Sous le règne d'André I^{er} et de Béla I^{er}, un Français de Liège, LEODVIN, occupe le siège épiscopal de Bihar. On peut suivre aussi jusqu'à cette époque les traces de la première colonisation française (wallonne), partie elle aussi du pays de Liège. Le roi Ladislas fait venir du couvent de Saint-Gilles des bénédictins français qu'il établit à Somogyvár (1091)¹ ; l'un des témoins de cette fondation était justement l'évêque Koppány. Le neveu et successeur de Saint-Ladislas, le roi Coloman le Libraire, ainsi nommé par un continuateur du XII^e siècle de notre geste, peut-être parce qu'il a été le centre de la vie littéraire qui avait débuté à la cour de Saint-Ladislas, épousa une Française, fille de Roger, souverain franco-normand de Sicile. A cette époque, l'usage officiel des chancelleries fut d'employer désormais l'appellation française de *Hungari*, au lieu du nom allemand de *Ungri* ou *Ungari*. Les preuves, on le voit, sont en nombre restreint, mais elles sont d'importance, car elles révèlent l'existence de relations directes entre la culture française et la culture hongroise.

Contentons-nous provisoirement des quelques faits établis : l'auteur du *Gesta Ungarorum* était un des écrivains qui suivirent les traditions classiques du Moyen-Age. Son œuvre n'est pas une *chronique*, mais une *geste* qui procède d'une conception originale et se signale par un art du style bien personnel. De plus cette geste a été l'une des meilleures œuvres d'histoire nationale que le Moyen-Age ait produites dans ce genre. En ce qui concerne l'objectivité et la confiance qu'on peut lui accorder, cet ouvrage le cède aux chroniques de moines, qui s'attachent fidèlement au texte de leurs sources, aux événements et aux faits concrets. Mais pour le style, la vivacité et à bien des égards, il les dépasse de beaucoup. Nous devons tenir pour une bonne fortune que son auteur ne soit pas un chroniqueur, mais un historiographe. Nous autres Hongrois, nous lui savons gré de nous avoir conservé les morceaux pittoresques de notre ancestral trésor de légendes, et les précieux matériaux historiques que

1. Cf. Dezső Pais, *Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád*. Revue des études hongroises, 1923 [t. 1], pp. 15-26, 137-144.

contiennent les traditions vivantes des x^e et xi^e siècles concernant le peuple hongrois et la maison d'Árpád. Nous lui devons l'esquisse fidèle, et d'une beauté émouvante, qu'il trace des idées et de l'esprit de l'époque, le portrait du « Roi pieux », la description de notre royaume patrimonial qui va vers l'apogée de sa puissance sous le règne de Saint-Ladislás. C'est grand dommage pour l'histoire de la Hongrie que cette œuvre ne soit pas parvenue entière jusqu'à nous, et nous devons nous contenter des fragments, d'ailleurs en nombre suffisant, qu'on peut retrouver dans les adaptations postérieures.

III. L'HISTORIOGRAPHIE HONGROISE DU XII^e SIÈCLE ET LE NOTAIRE ANONYME DU ROI BÉLA.

Le *Gesta Ungarorum* du règne de Saint-Ladislás, dans sa forme originale, mène son récit jusqu'à l'année 1091. Les derniers événements qu'il raconte sont les campagnes et conquêtes conduites par Saint-Ladislás en Croatie et contre le chef cuman Kutesk. Jusqu'à cette date, on trouve des concordances indubitables dans le texte de tous les manuscrits dont on peut ramener l'origine à la Geste primitive.

De cet archétype, qui raconte les événements jusqu'à 1091, on a fait des extraits, du vivant même de Saint-Ladislás, pour une courte histoire destinée aux églises ; ces fragments nous ont été conservés dans l'histoire universelle du Français ALBERICUS DE TROISFONTAINES, qui s'est servi de la *Chronique de Somogyvár*, et dans les interpolations des *Chroniques de Zagreb*, de *Várad*, et des *Chroniques abrégées de Zagreb*, découvertes par KNAUZ. A ces textes s'ajoutent les passages des chroniques locales qui au XII^e siècle les continuent et consistent en analyses ou en listes de rois¹. Il se pourrait que cette geste abrégée eût une continuation dans un fragment de chronique laconique que contient la Geste de Kézai, racontant les événements compris entre 1091 et 1272, et vraisemblablement rédigée à l'église de Székesfehérvár ou

1. Cf. *ouvr. cit.* Ch. IV.

à la cour royale. On retrouve ce passage conservé le plus fidèlement dans le groupe des documents apparentés au *Chronicon Budense* (Buda, 1473 ; Imprimeur Andreas Hess)¹. A la même époque où l'on composait ces continuations du XII^e siècle faites de listes de rois ou de chroniques (annales), on a écrit en Hongrie quelques autres œuvres de même genre. Entre autres, les notes bénédictines écrites sur le tableau des Pâques du manuscrit de Pray², les notes de Pilis du XIII^e siècle connues par Albericus³, les notes vraisemblablement de Pannonhalma qui contiennent les mêmes données que les *Annales Posonienses* pour les années 1043-1077⁴.

Mais ces notes, en forme de listes ou d'annales, écrites dans les couvents ou dans les églises, n'embrassent que de courtes époques ; rares et éparses, leur production n'est qu'un fait local et isolé. Le « Gesta » est resté dans tout le Moyen-Age la forme prédominante de l'historiographie hongroise. Sa source principale, on pourrait même dire son canon, fut le *Gesta Ungarorum* du règne de Saint-Ladislas.

Ce travail fut continué, peut-être du vivant même de Saint Ladislas, entre 1091 et 1095, certainement en tout cas sous Coloman et Etienne II. Cette première suite contemporaine ne nous est pas parvenue ; elle s'est arrêtée à l'année 1127, comme en font foi les passages concordants des *Annales Posonienses*, de l'*Anonyme*, et de la *Chronique illustrée*.

Sous Géza II (1142-1162), elle fut conduite jusqu'à la date de 1152 par un homme de l'entourage du roi ; ce qui explique son hostilité contre Coloman et Etienne II, dont il a complètement altéré l'histoire. Il choisit pour héros Álmos, le prince aveuglé par Coloman et ses descendants ; leur histoire devient le centre de l'histoire de la Hongrie au XII^e siècle ; il rejette au second plan et même défigure le personnage d'un des plus grands rois hongrois, Coloman le Libraire, et son fils. C'est l'œuvre de ce continuateur du règne de Géza II que l'on retrouve dans le passage concernant les années 1095-1152 que la chronique illustrée de

1. Cf. *ouvr. cit.* Ch. VIII.

2. Florianus. III. p. 212-13.

3. Cf. *ouvr. cit.* Ch. II.

4. *Ibid.* Ch. X.

Vienne a emprunté à une laconique chronique de la fin du XIII^e siècle, conservée dans la famille de la chronique de Buda. Un écrivain du règne d'Etienne III la poursuivit jusqu'à l'année 1167, et quelques fragments en restent dans la chronique allemande d'Henri Múgelin¹.

Ces continuations, reprises de temps à autre, ont été, comme la Geste du règne de Saint-Ladislav, l'œuvre d'écrivains courtisans, appartenant à la suite royale. De plus, le continuateur, ou plutôt l'adaptateur du règne de Géza II, fut un véritable homme de parti ; et quand il s'agit de Coloman ou de son fils, qu'il déteste également, il n'a pas de scrupules à fausser le récit. Pour l'objectivité, il est bien loin au-dessous de l'écrivain du règne de Saint-Ladislav, qui s'était montré indulgent pour le malheureux Salomon. Il est vrai qu'on ne peut s'attendre à autre chose de la part d'un courtisan de Béla et d'Álmos l'aveuglé, alors que l'historien de Saint-Ladislav s'est montré impitoyable pour Gisèle, coupable d'avoir fait aveugler le grand-père de son roi.

Au temps des premières continuations des « Gesta », aux confins du XI^e et du XII^e siècle, apparaissent des biographies des premiers saints hongrois, Etienne et Aimeri (Imre). L'auteur de la plus importante légende de Saint Etienne, outre les traditions verbales et les textes de lois, a pu connaître le *Gesta Ungarorum* et leur source les *Annales d'Altaich*, comme on peut le conjecturer d'après certaines traces ; mais il n'en a pas fait plus ample usage, et même il le contredit sur certains points particuliers.² L'utilisation du *Gesta Ungarorum* et de ses continuations du XII^e siècle apparaît au contraire plus nettement dans les documents postérieurs du XII^e et du XIII^e siècle. Sans parler d'une indication fournie par ODO DE DEO GILO, prouvant qu'il connaissait les « Gesta », ni de quelques données de GOTFRIED DE VITERBO, plusieurs écrivains lui empruntent leurs données sur l'histoire hongroise : ainsi l'auteur de ce qu'on appelle la *Chronique polono-hongroise*, ou THOMAS DE SPALATO, ou les auteurs du

1. Sur les continuations du XII^e siècle cf. mon ouvrage (ch. IX et X) et Domanovszky, *A Budai Krónika* [La Chronique de Bude], p. 47-48, 55-56 ; Domanovszky, *Múgelin krónikája* [La chronique de Múgelin], p. 29-30.

2. Cf. *ouvr. cit.* Ch. XI.

XIII^e siècle des *Légendes de Saint Ladislas et de Saint Gérard*¹.

Ceux qui composèrent les suites datant du XII^e siècle n'ont fait que copier servilement l'œuvre du règne de Saint Ladislas en la complétant par le récit assez objectif de leur propre époque. Dans les fragments parvenus jusqu'à nous, nous ne trouvons pas trace d'une conception originale de l'histoire et de la critique. Dans les changements qu'il apporte au récit du règne de Coloman et d'Etienne II, l'écrivain du temps de Géza II n'est pas guidé par un souci de critique objective, mais par un parti pris politique.

Dans la seconde moitié du XII^e siècle apparaît un auteur qui, se servant de nouveaux matériaux, et suivant une directive originale, élabore l'histoire hongroise, avec un art tout personnel.

Il est difficile de trouver dans la littérature historique du Moyen-Age une œuvre à propos de laquelle les spécialistes se soient plus partagés et contredits que le *Gesta Hungarorum* composé par le NOTAIRE ANONYME du roi BÉLA. Sans parler de la discussion séculaire sur le personnage et l'époque où il vécut, la valeur documentaire de son œuvre a été diversement appréciée. Il fut un temps où les historiens hongrois juraient sur lui comme sur la Bible et le tenaient pour le « Père de l'historiographie hongroise ». Dans la seconde moitié du dernier siècle, cette vénération s'est changée en un scepticisme extrême. Les savants hongrois et étrangers d'un commun accord rabaissent les mérites du brave notaire ; ils regardent son ouvrage comme un pauvre livre pédant, une fantasmagorie poétique, et une fable qui mérite à peine une étude sérieuse. Ils regardent l'auteur comme un dupeur conscient, un falsificateur de l'histoire, un faiseur de fables et d'étymologies naïves. Personne n'a de longtemps osé ouvrir la bouche contre cette critique excessive et partielle ; elle a même empêché qui que ce soit d'entreprendre l'analyse détaillée et la recherche des sources de son œuvre ; personne n'a osé faire un examen d'ensemble de sa méthode et de ses qualités d'historien.

1. Cf. *ouvr. cit.* Ch. V.

M. MARCZALI et plusieurs autres à sa suite ont montré l'influence exercée sur l'Anonyme par la littérature romanesque des gestes du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e siècles ; mais on n'a pas essayé sérieusement de déterminer ses qualités personnelles d'écrivain, faute d'avoir cherché, dans les cadres de l'histoire universelle, les rapports qui l'unissent à la littérature étrangère contemporaine. Mais nous ne pouvons nous faire une idée juste de l'œuvre du notaire royal, sans tenir compte de l'époque où il vécut et des tendances littéraires ou des courants intellectuels de son temps.

L'instruction qu'on exigeait alors des dignitaires ecclésiastiques, même des clercs en général, et plus particulièrement des prêtres employés dans les chancelleries royales, c'est à l'Université de Paris, capitale intellectuelle de l'Europe du ^{xii}^e siècle, que l'Anonyme l'a reçue ¹. Là il apprit l'art de la calligraphie, de la rédaction des diplômes et de la stylisation des caractères. Outre ces connaissances pratiques, il acquit des notions d'ordre général, concernant la grammaire, la rhétorique, l'histoire et les autres sciences ². Sortant des écoles, il entra comme notaire royal à la cour de Béla ³. Le milieu scolaire dont il sortait, la cour où il vécut, et sa profession, le mirent au rang des gens du grand monde et des hommes cultivés de son époque. Il ne fut certainement pas le « moine chroniqueur » enfermé dans un couvent, que l'on représente dans la littérature hongroise. En face des impassibles compilateurs du Moyen-Age, des chroniqueurs et des annalistes satisfaits d'une rigide énumération de faits, l'Anonyme, comme les autres auteurs de gestes, travailla sur des documents historiques,

1. Cf. Sebestyén, *Ki volt Anonymus ?* [Qui fut l'Anonyme ?]. Budapest, 1898, pp. 86-93.

2. Cf. Hajnal, *Írástörténet* [Histoire de l'écriture]. Budapest, 1921, pp. 84-101.

3. Depuis les recherches récentes la discussion concernant le temps de l'activité du NOTAIRE ANONYME n'embrasse plus qu'une période de 50 ans. A l'aide de preuves historiques, stylistiques et linguistiques on peut établir qu'il ne saurait être question que du règne de Béla II (1131-1141) ou de Béla III (1172-1196). La majorité des preuves parlent pour Béla III, mais les récentes recherches de M. JAKUBOVICH (voir l'article *l'Enigme du plus ancien historien hongrois*, pp. 295-298 de cette livraison) n'hésitent pas à placer le Notaire Anonyme au temps du roi Béla.

mais il donna une unité à cette matière brute et en polit soigneusement la forme littéraire. L'Anonyme est un des meilleurs représentants de ce type d'historien, peu fréquent au début du Moyen-Age, et même plus tard rare en Allemagne.

A regarder les choses superficiellement, on pourrait voir dans son travail, mi-scientifique, mi-littéraire, une manifestation des débuts précoces de la Renaissance. L'influence classique est incontestable, surtout celle de Tite-Live, enclin à une rhétorique colorée ; mais elle ne s'exerce que superficiellement et indirectement. Les modèles littéraires de l'Anonyme étaient en effet les histoires de couleur romanesque, telles que l'histoire de Troie de Dares Phrygius qu'on lisait beaucoup à l'Université de Paris. Dares et les narrateurs français étaient connus d'Otto de Freisingen, et de son abrégiateur, le rimeur Gotfried de Viterbo, et des autres écrivains allemands ; mais sous leur plume allemande, sérieuse et lourde, cette influence est à peine reconnaissable. Mais ils ont plus profondément marqué sur le style et le goût de l'Anonyme : il avait vécu dans le Paris du XII^e siècle qui, dès cette époque, préférait les œuvres romanesques et aisées.

La source principale de l'Anonyme fut la continuation faite sous le règne d'Etienne II de la Geste du règne de Ladislas. Pour la description de la Scythie, il a tiré parti de l'abrégé de Justin, alors fréquemment lu à l'Université de Paris, et en général dans les écoles. Pour la conquête de la patrie, il a utilisé les traditions verbales des familles habitant les contrées de la Tisza, ou un ouvrage antérieur qui se fondait sur elles. Il a pris le récit laconique de la geste comme cadre, dans lequel il enferme le récit détaillé de la conquête de la patrie, tel que le rapportent les traditions locales de la Tisza.

Il suit fidèlement ses sources, mais sait en user avec discernement. Sa méthode sceptique à l'égard des légendes est tout à fait surprenante. Il a eu la précaution de faire la critique des passages légendaires que lui fournissaient ses sources, en savant qui méprise et même condamne « les chansons bavardes des chanteurs populaires ou les fables

mensongères des paysans ». Cette critique lui a permis de laisser de côté certaines fables ou de rétablir des légendes dans leur réalité. Suivant ses sources étrangères au lieu de la belle légende de l'enlèvement des femmes, il n'accorde qu'une sèche mention à la généalogie biblique de Magog. Il écarte la légende de l'olifant de Lél, et l'histoire des sept rescapés du combat de l'Inn. Il rabaisse l'aventure du « cerf merveilleux » à un simple incident de chasse, où le cerf ne disparaît pas, mais tombe sous les flèches de Bors qui le poursuit. Dans la légende du cheval blanc, le cadeau du cheval légendaire est remplacé par des offrandes princières consistant en douze chevaux, douze chameaux, douze garçons cumans, douze filles ruthènes, des fourrures de grande valeur, et autres objets précieux.

Aux yeux des savants modernes qui veulent voir dans les légendes les seuls témoignages que nous possédions de la vie intellectuelle du peuple magyar, cette méthode apparaît comme une ignorance barbare ; et on ne manque pas de reprocher cette faute à l'Anonyme. Et pourtant ce rationalisme savant, expression d'un tour d'esprit original, est rafraîchissant dans une époque où l'historien, dépourvu d'esprit critique, traite comme vérités des histoires fabuleuses, et où l'homme se laisse aller à la crédulité.

Dans l'histoire de la conquête de la patrie, son récit, soigneusement élaboré, aussi bien au point de vue stratégique que géographique, prouve la pénétration de sa critique, sa réflexion méthodique, et la profondeur de ses connaissances. L'originalité de sa critique l'a même conduit à des erreurs, qu'on retrouve chez les autres historiens du Moyen-Age, et en particulier l'a fait verser dans des anachronismes sur l'histoire ethnographique.

Influencé par certaines circonstances de son époque, il range parmi les Cumans le peuple d'Ed et d'Edömén, qui a fait sa jonction avec les Magyars en Ruthénie, et il place en Transylvanie les Vlachs (« Vlachi, qui et pastores Romanorum ») transdanubiens dont parlent les « Gesta » du XI^e siècle ; il leur attribue même un rôle dans les pays transdanubiens sous l'appellation de « pastores Romanorum » ; et pourtant, à l'époque de la conquête (896-), les Cumans se trou-

vaient encore dans les régions de l'Oural et du Volga, et les Roumains habitaient les Balkans !

Dans sa conception de l'histoire aussi, il s'est rendu indépendant de ses sources. Son œuvre est restée inachevée ; aussi ne connaissons-nous pas son opinion sur l'époque des rois chrétiens. Mais nous pouvons établir d'après cette œuvre incomplète que l'Anonyme s'enthousiasme pour un autre idéal que celui de l'auteur du règne de Saint Ladislas. Il mentionne fièrement les hauts faits des conquérants païens, du prince Árpád et de ses rudes guerriers, et donne une vraie couleur d'épopée au pâle récit de sa source. Il ne peut étouffer ses cris de joie vaniteuse quand, dans le récit de ces prouesses, son imagination voit s'accomplir ces exploits belliqueux des illustres aïeux. Son héros n'est pas le « roi pieux », mais le guerrier sans peur et sans reproche chanté dans les chefs-d'œuvre littéraires de l'époque de la chevalerie. Il a célébré le guerrier hongrois, conquérant de la patrie, vainqueur de tous les peuples, courant la moitié du monde à la recherche des aventures ; il a chanté la « farouche descendance » des Scythes, vainqueurs du monde entier. Et malgré tout, il n'a pas négligé d'exprimer les idées de son temps et de faire ce qu'avait fait pour sa propre époque son prédécesseur du règne de Saint-Ladislas.

Son ambition littéraire n'est pas moindre que ses aspirations de savant. Il s'est efforcé de composer et de polir son œuvre, de lui donner un cachet artistique. Il y était engagé par ses études à Paris et ses lectures. Pour réaliser son dessein, il a donné aux faits empruntés à ses sources des caractéristiques particulières, composant des descriptions de batailles, des discours éloquentes, tantôt suivant le texte littéral, tantôt le sens général des récits qu'il trouvait dans les autres ouvrages, tels que l'histoire de Troie de DARES, le *Gesta Alexandri Magni*, et quelques passages du XI^e et XII^e siècles du *Gesta Ungarorum*.

Sa méthode trahit l'influence de la littérature chevaleresque. Elle rappelle les procédés des poètes chevaliers et des auteurs des gestes romanesques de l'époque de la chevalerie qui mélangent sans scrupule des événements histori-

ques éloignés l'un de l'autre. Mais une grande différence sépare l'Anonyme des gestes romanesques. L'Anonyme en effet s'est bien gardé de reporter consciemment dans une époque antérieure des personnages et des événements d'une époque postérieure. Il s'est attaché fidèlement au plan que lui fournissaient les traditions de la contrée de la Tisza, les « Gesta », et ses sources verbales ou écrites. Il s'est simplement permis de broder ; il n'a fait que parer la matière brute des événements historiques ; il a fouillé son style, en quête des mille détails qui colorent les événements et font vivre les personnages réels, connus par les traditions et les documents écrits. Ce serait une grande erreur que d'attribuer trop d'importance à cette recherche littéraire et de ne voir dans l'ouvrage de l'Anonyme qu'une sorte de poésie ou d'œuvre romanesque.

Quand le Notaire du roi Béla a commencé de donner ce tour nouveau à l'historiographie hongroise, il avait en mains toutes les ressources de la science et de la littérature de son temps. Il a eu l'ambition sincère de faire œuvre de savant ; il expose lui-même son dessein dans la préface de son ouvrage : c'est à l'instigation de son ami et collègue d'université, et « sur le modèle de l'*Histoire de Troie* » et des autres œuvres qu'il écrit « la généalogie des rois et des nobles de Hongrie, et qu'il raconte comment les Sept Hongrois quittèrent la Scythie et entreprirent leurs conquêtes. » Il essaiera de résoudre ces questions en laissant de côté « les chansons bavardes des chanteurs populaires et les fables mensongères des paysans », et en s'attachant « à l'explication de l'histoire et à l'analyse exacte des documents ». Il s'est loyalement acquitté de cette tâche. Son œuvre, malgré ses défauts, est une œuvre de savant qui domine son époque. Comme œuvre littéraire, son histoire, toute fragmentaire qu'elle est aujourd'hui, est une des créations les plus harmonieuses de l'historiographie latine du Moyen-Age. L'Anonyme était un homme de science, et un écrivain doué de sens artistique et muni d'une bonne plume, au sens que ces mots avaient au XII^e siècle. Ces qualités, qu'on regardait de son temps comme des mérites supérieurs, sont devenues dans ces cinquante dernières années des défauts

qu'on lui a reprochés maintes et maintes fois et avec une excessive sévérité.

La première période de l'historiographie hongroise ouverte par le *Gesta Ungarorum* du prêtre de la cour de Saint-Ladislav, est fermée par le Notaire Anonyme, élève de l'Université de Paris. Nous retrouvons dans la cour de tous les rois de Hongrie, depuis Saint-Ladislav jusqu'au roi Béla, l'historien courtisan qui ne manque jamais à côté des grands souverains du Moyen-Age. Et ces historiens, surtout les deux prêtres courtisans de Saint-Ladislav et du roi Béla, sont de dignes confrères des meilleurs historiens du Moyen-Age. Pour l'objectivité et la valeur documentaire, ils le cèdent peut-être aux chroniqueurs et aux annalistes ennuyeux qui notent sèchement les événements ; mais ce sont de fortes personnalités d'écrivains, et ils expriment fidèlement les idées de leurs époques respectives, le goût littéraire de la cour royale hongroise du XII^e siècle, influencée par la culture française.

Il convient de rapprocher les travaux de ces historiens de ce fait, insuffisamment souligné jusqu'ici, que dans les couvents de Hongrie l'habitude d'écrire, à la façon de l'Allemagne, des chroniques et des annales à sujet restreint, n'a jamais pu s'implanter ; et l'on verra alors que ces œuvres historiques constituent une nette réfutation de l'opinion souvent admise qui fait de la civilisation hongroise une simple annexe de la civilisation allemande. Sans doute, au début du XI^e siècle de fortes influences allemandes (bavaroises) ont agi en Hongrie, de même que dans des périodes postérieures de l'histoire de Hongrie la force irradiante de l'esprit allemand a fécondé plusieurs fois le sol hongrois. Mais l'histoire de la Hongrie connaît de longues époques où, à côté de cette influence, amoindrie et rejetée au second plan, ce pays était en contact direct avec la civilisation française et italienne. Cette influence intellectuelle composée d'éléments allemands, français et italiens a transformé l'ancienne civilisation païenne hongroise et a permis à l'esprit hongrois de développer sa propre civilisation. Celle-ci se rattache sur plusieurs points aux civilisations occidentales, mais elle a pourtant gardé son individualité.

Les premiers produits qu'ait donnés cette civilisation hongroise chrétienne assimilant des éléments de la culture occidentale ont été les ouvrages des historiens courtisans de Saint-Ladislás et du roi Béla.

BÁLINT HÓMAN.

(Université de Budapest).
